

David Kertzer : *Le Vatican contre les juifs.
Le rôle de la papauté dans l'émergence de
l'antisémitisme moderne*

Ed. Robert Laffont, S.A., Paris, 2003, 398 p., 23 euros.

En 1987, le pape Jean-Paul II avait chargé une commission de rechercher l'éventuelle part de responsabilité de l'Eglise dans le massacre de millions de juifs européens au cours de la Seconde Guerre mondiale. Onze ans plus tard, le 16 mars 1998, une conférence de presse était convoquée pour communiquer les conclusions de ces travaux.

Le rapport admettait que les juifs avaient été l'objet de discriminations et avaient servi de boucs émissaires pendant des siècles. Il reconnaissait également que certaines interprétations du christianisme avaient pu favoriser de tels comportements. Toutefois, selon les membres de la commission, tout cela remontait à des faits historiques lointains, largement révolus au début de ce XIX^{ème} siècle qui avait vu émerger « *un antijudaïsme plus sociologique et politique que religieux* » (p. 10), cette nouvelle forme d'hostilité envers les juifs qui fut ultérieurement ravivée par les théories racistes qui apparurent à la fin du XIX^{ème} siècle et qui connurent leur apothéose avec le nazisme et sa glorification de la race aryenne. Ce nouvel antisémitisme, à distinguer de l'antijudaïsme chrétien, avait d'ailleurs été continûment condamné par l'Eglise, toujours selon la commission. Mais David Israël Kertzer, professeur aux Etats-Unis à l'université Brown où il enseigne l'histoire de l'Italie et professeur invité en 2002 à Paris à l'Ecole Normale Supérieure¹, refuse - comme nous allons le voir maintenant - cette explication qui arrange beaucoup de monde mais qu'il juge un peu trop facile à son goût. Déjà dans son livre précédent, *The kidnapping of Edgardo Mortara*², l'auteur narrait l'histoire d'un petit garçon juif de six ans qui, ayant été baptisé en secret par une servante, avait été enlevé à sa famille en 1856 à Bologne sur les ordres de l'inquisiteur de la ville : il était désormais catholique et ne pouvait demeurer dans une famille juive ! Surprise de la plupart des lecteurs d'apprendre par ce livre que non seulement l'Inquisition existait bel et bien encore en plein XIX^{ème} siècle³, mais également que le port obligatoire de l'insigne jaune et l'enfermement dans les ghettos fut une politique préconisée par les papes pendant des siècles⁴. Surpris en retour par leur surprise, D.I. Kertzer décide donc - vu la méconnaissance du grand

public de tous ces événements et prises de position - de s'atteler à l'écriture d'un livre qui, s'appuyant sur des documents d'archives, étudierait les rapports entre l'Eglise et les juifs à l'époque moderne. De ce point de vue, l'annonce par le cardinal Ratzinger en 1998 de l'ouverture des archives du Saint-Office de l'Inquisition aux chercheurs représentait une chance à ne pas laisser passer, car elle permit de montrer que l'idée que l'Eglise s'est contentée d'encourager un point de vue « religieux » négatif sur les juifs, et non pas une image négative de leur influence sociale, économique et politique - cette dernière étant identifiée à l'antisémitisme contemporain - ne résiste manifestement pas à l'analyse historique. Celle-ci montre en effet que l'Eglise a joué un rôle majeur dans la naissance des mouvements antisémites de la fin du XIX^{ème}, en mettant constamment en garde contre le « péril juif » : les juifs veulent prendre le pouvoir dans le monde ; les juifs sont avides et sans pitié, cherchant à tout prix à mettre la main sur l'or mondial, sans se préoccuper de tous les chrétiens qu'ils acculent ainsi à la ruine ; les juifs n'ont aucun sentiment patriotique et forment un corps étranger menaçant le bien-être des populations au sein desquelles ils vivent⁵. Il faut donc des lois spéciales pour protéger la société, qui restreignent les droits des juifs et les isolent⁶ (p. 14).

L'Eglise n'a donc cessé, le long des siècles, de conditionner les populations à voir dans les juifs non seulement une force démoniaque, mais aussi une menace contre la société. C'est pourquoi, même si l'on peut dire que le Vatican n'a jamais donné son approbation au génocide, force est de constater que « *les enseignements et les actes de l'Eglise, y compris ceux des papes*⁷, ont contribué à le rendre possible » (p. 17)⁸.

Le flot de littérature accumulé sur la responsabilité du Vatican dans l'holocauste n'est, jusqu'à présent, consacré quasiment qu'à l'attitude de Pie XII pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais cette question - aussi importante soit-elle - ne constitue, en réalité, que le haut de l'iceberg. Il faut, en effet, afin de « *comprendre la part de l'Eglise dans l'élaboration des conditions ayant présidé à l'holocauste, (...) mettre en lumière le rôle qu'ont joué (les) prédécesseurs (de Pie XII) dans la déshumanisation des juifs, en incitant les foules d'Européens à les considérer comme une dangereuse émanation du mal* » (p. 24). C'est cette immense tâche qui vient d'être réalisé partiellement par ce travail intelligent, érudit et pertinent.

Yves Bruley, agrégé d'histoire, chargé de cours d'histoire du XIX^{ème} siècle à l'université de Paris-Sorbonne⁹, dans un article publié dans *Histoire du christianisme magazine*¹⁰, écrit, à propos de D.I. Kertzer, que celui-ci laisse « *guider son regard par les obsessions médiatiques de notre temps, en pure perte pour la connaissance historique* »¹¹. En donnant ainsi une connotation pathologique à un problème capital et en inventant une incompatibilité non fondée entre sujet médiatique et sérieux de la recherche historique, Yves Bruley montre le lieu d'où il parle, soit, dans le meilleur des cas, celui de son propre impensé, celui à partir duquel s'oriente ses attaques, au détriment de toute objectivité.

Question, en guise de conclusion, à Yves Bruley : et que dire alors de l'Eglise lorsqu'elle laisse guider son regard par ses propres obsessions antisémites, celles avec lesquelles elle forge son temps, en pure perte pour la foi, le peuple juif et la connaissance réelle de celui-ci ?

Jean-Marie Sauvage

¹ Il occupa notamment, quatre ans après la Seconde Guerre mondiale et pendant une durée de douze années, les fonctions de directeur des affaires interreligieuses de l'American Jewish Committee. Sa mission consistait à œuvrer aux côtés de prêtres catholiques et de pasteurs protestants à une meilleure compréhension entre juifs et chrétiens.

² Publié en 1997 à New York. Traduit en français en 2001 chez Perrin sous le titre *Pie IX et l'enfant juif*.

³ « La congrégation de la Suprême et Universelle Inquisition (1542) fut appelée par la suite congrégation du Saint-Office, appellation officialisée en 1908 », nous apprend Bella Arman, le traducteur de l'ouvrage de Kertzer, à la page 12 du livre.

⁴ Citons ici le *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses* en 6 volumes publié sous la direction de J. Bricout, premier vicaire de Notre Dame de Lorette, à Paris, ancien directeur de la *Revue du clergé français* (Paris VI, Librairie Letouzey et Ané, 87, Boulevard Raspail, 1926) :

« L'obligation d'exhiber un signe qui distingue le juif du chrétien fut introduite par le IV^{ème} concile de Latran, qui posa le principe, mais n'indiqua pas la couleur ni la forme de ce signe diacritique. Le concile de Narbonne (1227) précisa que les Juifs porteraient sur la poitrine une sorte de roue, signum rotae. De là vient l'appellation de « rouelle ». La rouelle fut adoptée un peu partout, excepté en Espagne. La couleur varia d'une contrée à l'autre ; le jaune prévalut. Dans le Comtat Venaissin, dans plusieurs villes d'Italie, en Portugal, la rouelle céda la place à un chapeau jaune »*.

« On comprend que les Juifs aient essayé de se dérober à l'obligation de porter ce signe, qui était, surtout aux yeux de la populace, un signe d'infamie. Les papes furent obligés de la leur rappeler souvent. La rouelle formait une véritable restriction à leur liberté d'aller. Au fond, cette liberté ne fut jamais entière. En certains pays, diverses dispositions humiliantes entravaient leurs mouvements. Parmi ces « institutions de mépris », la plus sensible aux Juifs fut peut-être le péage corporel qui les assimilait aux animaux. Une feuille des péages de Malemort porte : « Sur chaque bœuf et cochon, et sur chaque juif, un sol » (vol. IV, article « Juifs (Histoire) », p. 146).

* « Au XIX^{ème} siècle, tout juif des Etats pontificaux surpris sans l'insigne jaune exigé par les conciles de l'Eglise pendant plus de six siècles était encore poursuivi en justice » (p. 16).

⁵ Voir notamment à ce sujet le chapitre VIII consacré à la France et qui fait notamment référence, en partie, aux importants travaux de Danielle Delmaire : *Antisémitisme et catholiques dans le Nord pendant l'affaire Dreyfus*, Presses universitaires de Lille, Lille, 1991.

⁶ « La législation mise en œuvre dans les années 1930 par les nazis avec les lois de Nuremberg et les fascistes italiens avec leurs lois raciales - lesquelles privaient les juifs de leur citoyenneté - s'est modelée sur les mesures que l'Eglise elle-même a édictées tant qu'elle était en position de se le permettre » (p. 16).

⁷ David Israël Kertzer commet ici une erreur : le pape étant le chef élu de l'Eglise catholique romaine, il fait donc, en tant que chef, partie de Celle-ci. Cette erreur semble s'expliquer par la volonté qu'a Kertzer de préciser les prises de position et les décisions qui émanent tout particulièrement des papes eux-mêmes.

⁸ Il ne saurait toutefois être question d'attribuer toutes les manifestations d'antisémitisme à la seule Eglise. Le Christ, écrivait Luther, considérait les juifs comme « des serpents venimeux, implacables, vindicatifs et fourbes, des assassins, des enfants de Satan, qui (...) commettaient leurs méfaits secrètement parce qu'ils n'osaient le faire ouvertement ». Dans son libelle de 1543, *A propos des juifs et de leurs mensonges*, Luther qualifie les juifs de « fléau, de vermine dégoûtante » cherchant à dominer le monde. Il appelle à brûler leurs livres, leurs synagogues, leurs écoles et leurs maisons (p. 26). Sans parler des athées et des anticléricaux : Voltaire, par exemple, qui décrivait le peuple juif comme « un peuple ignorant et barbare, qui combinait la plus sordide avidité à la superstition la plus détestable », ou encore Pierre-Joseph Proudhon qui désignait le juif comme « l'ennemi du genre humain ». « Il faut », disait-il, « renvoyer cette race en Asie ou l'exterminer ».

Ce qu'il s'agit en fait de montrer dans ce livre, c'est que « l'élimination physique des juifs d'Europe est l'aboutissement d'un long parcours auquel l'Eglise (...) a fortement contribué » (p. 26).

⁹ Auteur notamment d'une *Histoire de la papauté*, Saint-Sulpice éditeur, 2000, ainsi que de *Pie IX vu par les Français* (Pie IX, actes du symposium international), Rome 2000.

¹⁰ « Les gendarmes du pape enlèvent Edgardo Mortara » in numéro 16, mai 2003, pp. 42/44.

¹¹ Idem, p. 44.